

Sur les falsifications (du christianisme)*

par Vladimir SOLOVIEV

Des entreprises humaines, même les meilleures, on aperçoit souvent le côté négatif bien avant et mieux que le côté positif. Il est très consolant de voir l'attention que, ces derniers temps, notre société porte aux questions religieuses. Mais, ici aussi, nous voyons surtout le revers de ces faits. C'est que des esprits étrangers à la religion véritable, ou en tout cas qui en sont insuffisamment pénétrés, s'en emparent sous l'influence de la mode et, sans dominer le sujet véritable, se contentent de diverses falsifications, les leurs et celles des autres. Parmi les déviations actuelles du christianisme, la plus innocente est certainement celle qui, sous le nom de religion chrétienne, essaie de propager une morale abstraite, en partie philanthropique, en partie ascétique. Cette tendance se base sur des arguments spécieux. Dire que le christianisme consiste surtout en l'amour du prochain et une vie charitable, c'est aussi vrai que de dire que le vin, chimiquement parlant, est essentiellement de l'eau. De plus, la morale pure comme l'eau pure est non seulement très utile, mais c'est un produit de première nécessité. Mais alors, pourquoi leurrer soi-même et les autres en appelant vin, de l'eau, et christianisme, une morale abstraite ? Les commandements de tempérance, justice et amour du prochain, les aspirations ascétiques et philanthropiques n'appartiennent exclusivement à aucune religion en particulier, mais elles constituent, grâce à Dieu, l'apanage commun de nombreuses religions et écoles philosophiques. Et si tout revient à ces commandements en eux-mêmes, rien n'empêche de les exposer simplement au nom de leur valeur intrinsèque. Pourquoi donc leur mettre l'étiquette spéciale qui se rapporte à des sujets d'une autre nature, sujets parfaitement étrangers et même déplaisants aux partisans de la morale pure ? Personne n'interdit de se contenter d'eau pure, mais pourquoi la verser dans une bouteille de grand crû pour l'offrir comme du vrai vin ?

* « O Poddelkakh » (rédigé en 1891), paru dans *Sobranie sotchinienii Vladimira Sergeevitcha Soloveva, Œuvres complètes* de V. S. Soloviev, St. Petersbourg, tome VI, (1886-1896), pp. 297-308. Traduction du russe par Françoise Suel-Haverland.

En tout cas, une autre déviation est autrement plus mauvaise. A part la morale pure, beaucoup de gens reconnaissent à juste titre dans le christianisme d'autres éléments importants tels que les dogmes, les sacrements, la hiérarchie. Ils imaginent que ce sont ces éléments en eux-mêmes, pris séparément et de façon abstraite, qui constituent toute la force de la religion chrétienne. Continuant l'image précédente, c'est exactement comme si, sachant que la différence chimique entre le vin et l'eau vient de la présence de l'alcool et de quelques autres substances, quelqu'un s'avisait de boire, au lieu de vin, de l'alcool pur avec un mélange de tanin et de colorants. L'effet mortel d'un tel breuvage, et sur les bien-portants et sur les malades, ne ferait aucun doute. Comme le montre suffisamment l'histoire, le même effet s'est toujours manifesté quand on a remplacé le christianisme vivant par l'alcool pur des dogmes abstraits, avec un mélange d'éléments hiérarchiques et mystiques, non équilibrés par les principes de la culture humaine.

Si l'on voit dans le christianisme une religion vivante, à laquelle on participe, qui nourrit spirituellement, la discussion sur la prédominance et les avantages de tel ou tel de ses éléments n'a pas de sens. Il est très intéressant et utile de connaître la composition chimique de notre alimentation ; mais il n'arrive à aucun chimiste au terme de ses analyses, de remplacer le pain par du carbone, ou la viande par de l'azote. Il ne se nourrit lui-même que par les associations organiques concrètes de ces éléments, de la même façon que tous les autres gens qui n'ont jamais entendu parler de chimie.

En tant que christianisme vivant, l'importance absolue revient non à tels ou tels de ses éléments constitutifs mais seulement au principe spirituel unique qui, sur leur base, forme un tout déterminé, dans lequel et duquel toutes les parties reçoivent leur force et leur importance relatives. Le véritable et authentique christianisme n'est ni un dogme, ni une hiérarchie, ni une liturgie, ni une morale, mais l'esprit vivifiant du Christ qui, réellement bien qu'invisiblement, est présent dans l'humanité et y agit par des processus complexes de développement et de croissance spirituels. Cet esprit est concrétisé dans des formes et des institutions religieuses qui forment l'Église terrestre, son corps visible, mais il n'est pas réduit à ces formes, ni réalisé définitivement dans aucun fait donné. Les institutions traditionnelles, les formes et les formules sont nécessaires à l'humanité chrétienne, de même que le squelette est nécessaire à un organisme vivant supérieur, mais, en lui-même, le squelette ne constitue pas un corps vivant. Sans os, le vertébré ne peut pas vivre, mais quand les parois des artères ou les valvules du cœur commencent à se calcifier, c'est le signe certain d'une mort imminente.

Je n'ai pas l'intention d'étudier ici la vie même des sociétés chrétiennes. Je ne veux que dégager quelques falsifications théoriques du christianisme qui ont d'ailleurs, une importance pratique aussi, comme signes défavorables de notre santé sociale.

II

Tout le monde est d'accord pour dire que le véritable et authentique christianisme est celui qu'a enseigné le Fondateur même de notre religion. Qu'a-t-Il donc annoncé ? Si, dans l'Évangile, on choisit diverses sentences par goût personnel, à cette question on reçoit beaucoup de réponses différentes. Les uns trouveront l'essence de l'enseignement chrétien dans la non-violence vis-à-vis du mal, d'autres, dans la soumission aux autorités spirituelles (« ceux qui vous écoutent, m'écoutent »), les troisièmes insisteront sur la foi dans les miracles, les quatrièmes sur la séparation entre le divin et le terrestre, etc... Par ailleurs, les textes détachés arbitrairement sont soumis à autant de restrictions arbitraires, car, lus intégralement et dans le contexte, ils ne donnent pas le sens voulu. Laissant de côté, pour le moment, ces discussions d'exégètes, remarquons seulement que les nombreuses opinions sur l'essence du christianisme très différentes entre elles, mais également fondées, (car chacune d'entre elles est fondée sur un quelconque passage isolé de l'Évangile), ne peuvent aucunement exprimer la nature réelle du christianisme ; au meilleur cas, elles ne représentent que des points partiels de l'enseignement que l'on ne peut avancer que dans la mesure où les diverses sentences du Christ nous sont parvenues. On ne peut comprendre le vrai sens de ces vérités partielles et apprécier leur réelle signification que dans leur rapport avec l'idée centrale unique du christianisme. Mais, pour définir cette dernière, on ne peut s'appuyer mécaniquement sur la lettre des divers textes, mais il faut recourir à une autre méthode plus intelligente. N'y a-t-il pas dans l'Évangile d'indication directe de ce que le Christ lui-même, et ses disciples les plus proches, reconnaissaient comme le centre de son enseignement ? On parle bien dans l'Évangile de la doctrine du Christ dans son ensemble, il s'en dégage bien l'idée que le christianisme est un tout unique. Comment alors se manifeste-t-il ? Est-ce que c'est un enseignement sur la non-violence, ou sur les autorités spirituelles, ou sur les miracles, les sacrements, sur le dogme de la Trinité, la Rédemption, etc... ? Non, tous ces points se trouvent dans l'Évangile, mais l'Évangile lui-même, la Bonne Nouvelle du Christ, ne se caractérise pas par ces aspects. Il ne s'appelle pas Évangile de la non-violence, ni Évangile des miracles, ni Évangile de la foi, ni même Évangile de l'amour ! Il s'appelle invariablement l'Évangile du Royaume, la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu. La parole de la vérité que donne le Fils de l'Homme est « la parole du Royaume », les mystères qu'Il dévoile sont « les mystères du Royaume », ses véritables disciples, « les fils du Royaume », etc...

Ainsi il ne fait pas de doute que l'idée centrale de l'Évangile, conformément à l'Évangile lui-même, est celle du Royaume de Dieu. Presque tous les sermons du Christ sont consacrés à son explication directe ou indirecte et les paraboles adressées au peuple, et les conversations ésotériques avec les disciples et, enfin, les prières adressées à Dieu le Père que l'on trouve dans l'Évangile. De l'ensemble des textes sur ce sujet, on voit que l'idée évangélique du Royaume ne se réduit pas

à une notion de domination de Dieu sur tout ce qui existe — domination appartenant à Dieu qui peut tout et dirige tout. Cette domination est un fait éternel et immuable, alors que le Royaume enseigné par le Christ est quelque chose qui évolue, qui s'approche, qui arrive. De plus, il présente divers aspects. Il est en nous et pourtant il apparaît de l'extérieur ; il se développe dans l'humanité et le monde entier par un certain processus organique objectif et pourtant il se maintient par un effet libre de notre volonté. Pour les partisans de la lettre, tout ceci peut paraître contradictoire, mais pour ceux qui ont l'esprit du Christ, tout ceci se réunit en une définition simple et universelle, selon laquelle le Royaume de Dieu est *la réalisation totale du divin dans l'humain-naturel par l'intermédiaire de l'Homme-Dieu, le Christ, ou en d'autres termes, la plénitude de la vie humaine naturelle, réunie par l'intermédiaire du Christ à la plénitude de la Divinité.*

L'union parfaite de la Divinité avec l'humanité doit être mutuelle (une union dans laquelle l'une des parties qui se réunissent ne compte pas, n'est pas du tout une union, et celle où l'une perd sa liberté, n'est pas une union parfaite). La possibilité intérieure, condition fondamentale de la réunion avec la Divinité, se trouve ainsi dans chaque homme, c'est le royaume de Dieu en nous. Mais, cette possibilité doit passer à la réalité, l'homme doit manifester, extérioriser, le royaume de Dieu caché en lui. Pour cela il doit joindre l'effort évident de sa volonté libre à l'action secrète en lui de la grâce de Dieu, c'est que le royaume de Dieu se garde par la force, et ceux qui y travaillent le possèdent. Sans ces efforts personnels, la possibilité demeure possibilité, le gage du bien futur est perdu, le germe de la vraie vie dépérit et meurt¹. De sorte que le royaume de Dieu, parfait dans l'idée divine éternelle (« aux cieux ») et potentiellement inhérent à notre nature, est nécessairement en même temps quelque chose qui s'accomplit pour nous et à travers nous. De ce point de vue il est notre affaire, le but de notre activité. Cette affaire et ce but ne peuvent se limiter à l'existence individuelle isolée de diverses personnes. L'homme est un être social, et l'affaire la plus importante de sa vie, le but final de ses efforts réside non dans son destin personnel, mais dans le destin social de toute l'humanité. Autant la potentialité intérieure générale du royaume de Dieu doit, pour se réaliser, passer nécessairement par un exploit moral individuel, autant ce dernier, pour être total, doit obligatoirement entrer dans le mouvement social de toute l'humanité, rejoindre d'une façon ou d'une autre, à un moment donné, et dans des circonstances données, le processus divino-humain général

1. *Ev. Matth.* : III, 2 ; IV, 17, 23 ; V, 3, 10, 19, 20 ; VI, 10, 33 ; VII, 21 ; VIII, 11 ; IX, 35 ; X, 7 ; XI, 11, 12 ; XII, 28 ; XIII, 11, 19, 24, 31, 33, 38, 41, 43, 44, 45, 47, 52 ; XVI, 19, 28 ; XVIII, 1, 23 ; XIX, 12, 14, 23, 24 ; XX, 1 ; XXII, 2 ; XXIII, 13 ; XXIV, 14 ; XXV, 1, 34 ; *Ev. Marc* : I, 14, 15 ; IV, 11, 26, 28 ; IX, 1 ; X, 14, 15, 23, 24, 25 ; XII, 34 ; XIV, 35. *Ev. Luc* : IV, 43 ; VIII, 1, 10 ; IX, 2, 11, 27, 60, 62 ; X, 9 ; XI, 2, 20 ; XII, 31. XIII, 18, 20 ; XIV, 15 ; XVI, 16 ; XVII, 20, 21 ; XVIII, 16, 17, 24, 25, 29 ; XIX, 11 ; XXI, 31 ; XXII, 16, 18, 29, 30 ; XXIII, 42, 51. *Ev. Jean* : III, 3, 5 ; XVIII, 36. Actes I, 3.

de l'histoire du monde. Si le Royaume de Dieu est l'union de la grâce de Dieu et de l'homme, il ne s'agit certainement pas de l'homme qui s'isole dans son égoïsme, mais de l'homme en tant que membre vivant du tout universel. Cet homme trouve le Royaume de Dieu, non seulement en lui-même, mais aussi devant lui, dans le cours objectif et l'ordre de la Révélation, dans certaines associations de la Divinité avec l'humanité passée et actuelle, mais aussi dans l'anticipation idéale d'autres associations plus complètes dans le futur. Dans tout ceci, sans aucun doute, il y a quelque chose de prédestiné, de fatal, ne dépendant pas de la volonté personnelle de chacun. Néanmoins, la liberté individuelle subsiste car chacun est libre d'utiliser ou de ne pas utiliser pour soi le bien religieux général de l'humanité, d'entrer ou de ne pas entrer par sa force vivante, dans la croissance organique du Royaume de Dieu. Ce dernier, en tout cas, ne se limite pas au monde moral subjectif des divers individus, mais il a sa réalité objective, ses formes et ses lois communes à tous, et il se développe par un processus historique complexe, dans lequel les personnes en particulier jouent un rôle en partie actif, en partie passif. De là, l'importance de l'Église visible en tant qu'institution formelle, qui symbolise et, jusqu'à un certain degré, qui réalise aussi ce tout universel, auquel participent les diverses personnes, dans la composition duquel elles entrent, mais qui n'est pas du tout constitué par leur somme arithmétique ou leur masse mécanique. De plus, ce n'est que par le caractère objectif du processus divino-humain rassembleur, qui présuppose et comprend nos actes moraux personnels, mais n'est pas constitué par eux, ce n'est que dans le caractère supra-personnel (mais cependant pas impersonnel) de ce processus qu'est possible cette soudaineté (pour nous) de l'arrivée de ses résultats terminaux, directement affirmée dans l'Évangile². Certes, cette soudaineté n'est que relative, pleinement compatible avec la croissance ininterrompue et prédéterminée de l'organisme divino-humain, de la même façon que cette soudaineté existe dans la manifestation extérieure des moments critiques préparés intérieurement et dans la croissance purement physique. Le grain qui gonfle et grandit dans le sol fait éclore brusquement ses germes à la surface du sol, et tout aussi soudainement tombe le fruit mûr. De la même façon, les phases les plus importantes du Royaume de Dieu arrivent, bien que soudainement, pourtant en temps voulu, c'est-à-dire préparées par un processus préalable. De sorte que cette soudaineté n'exclut pas, mais au contraire, présuppose la participation active des forces individuelles dans la croissance générale du Royaume de Dieu.

Ainsi, les contradictions apparentes, quand on lit superficiellement, entre le caractère intérieur et extérieur du Royaume de Dieu, entre le progressif et le soudain de sa réalisation, disparaissent d'elles-mêmes

2. Il faut remarquer ici que les mots « le Royaume de Dieu en nous » ont été adressés par le Christ aux pharisiens et aux scribes, dont la majorité, probablement, sont restés incroyants; par conséquent, il ne s'agissait ici que de la potentialité générale, posée dans la nature humaine, de la réunion avec la Divinité.

quand on comprend mieux de quoi il s'agit. Comme existant pour nous, le Royaume de Dieu doit être notre état spirituel propre, c'est-à-dire l'état d'union intérieure avec la Divinité. Cette union a atteint sa perfection individuelle dans la personne de l'Homme-Dieu, le Christ ; mais, là aussi, elle s'est révélée supra-individuelle. La véritable union avec un autre, ne peut pas être seulement un état subjectif ; l'union de tout l'homme avec Dieu ne peut être que personnelle. Le Royaume de Dieu, ou Royaume céleste, ne peut être seulement qu'un fait psychologique : il est avant tout la vérité objective éternelle de l'Unitotalité positive. Cette vérité est posée aussi dans l'homme naturel — dans le caractère social de sa vie, dans la propriété universelle de sa raison posée, mais non pas réalisée, non pas donnée mais seulement offerte. La plénitude de tout ce qui existe ainsi de façon parfaite avec Dieu par l'intermédiaire du Fils de l'Homme, c'est l'idéal absolu, dont la réalisation a commencé et se continue dans l'histoire du monde, comme étant l'affaire générale, universelle de l'humanité. Tous y travaillent inconsciemment et involontairement, mais en outre, y participer personnellement et en toute conscience, c'est le devoir socio-moral du chrétien convaincu. De ce point de vue, le Royaume de Dieu ne se forme pas par l'acte simple de l'union de l'âme avec Dieu, mais par un processus complexe et universel — par la croissance et le développement physico-spirituel de l'organisme divino-humain unifié dans le monde. Cette croissance, comme toute croissance organique, représente non seulement la continuité de moments quantitatifs (comme certains s'imaginent sommairement que tout le royaume céleste réside dans l'accumulation d'une certaine somme d'âmes justes), mais aussi divers niveaux et diverses formes qualitatives. Parmi celles-ci, les supérieures présupposent nécessairement les inférieures à partir desquelles elles se développent (au sens génétique) mais elles ne peuvent absolument pas en sortir entièrement, c'est pourquoi elles semblent quelque chose de nouveau et de miraculeux³.

Ayant exposé l'idée centrale du véritable christianisme, nous pouvons facilement en distinguer et en dénoncer les diverses falsifications répandues aujourd'hui. Parmi elles nous ne dégagerons que les plus importantes et les plus pernicieuses.

III

L'arrivée du Royaume de Dieu n'est pas un *deus ex machina*, mais elle résulte d'un processus divino-humain, dans lequel Dieu n'agit qu'en union avec l'homme et par l'homme. Nous devons alors reconnaître comme une grossière falsification cette conception selon laquelle l'homme n'aurait qu'un rôle purement passif dans l'œuvre de Dieu et que toute son obligation en ce qui concerne le Royaume de Dieu consisterait, d'une part, à se soumettre servilement aux faits divins (dans l'Église visible) et, de l'autre, à attendre sans rien faire la révélation

3. Mt 24, 27, 29. Comparer, d'autre part, dans le même chapitre, 31.33.

finale à venir (le royaume de la gloire) ; il consacrerait ainsi toute son activité à des intérêts terrestres et païens qui ne sont en rien liés au dessein de Dieu. Pour se justifier, cette opinion s'appuie sur la considération que Dieu est tout, et l'homme rien. Mais cette pseudo-humilité est en réalité une position contre Dieu, qui aime et exalte l'humanité dans le Christ duquel le chrétien ne peut se séparer. Les fils du Royaume sont libres et appelés à participer consciemment et personnellement à l'œuvre du Père. Si certains parmi eux sont spirituellement mineurs, ce n'est qu'un fait qu'il faut prendre en compte, mais non élever au rang de principe définitif et universel.

Les partisans de la falsification mentionnée ci-dessus assimilent sous le nom de christianisme l'action de Dieu dans le rassemblement et la construction de son Royaume, dans la croissance et le développement de l'organisme divino-humain, à la manifestation de la toute-puissance de Dieu dans les phénomènes de la nature et les événements du monde. Mais, par là même, ils dénoncent leur mensonge, s'embrouillent dans une contradiction interne. S'ils estiment qu'il n'est pas permis d'intervenir activement dans le devenir du Royaume de Dieu, puisqu'il dépend de sa volonté, ils ne doivent intervenir dans aucune autre affaire puisque tout dépend de la volonté de Dieu. Cependant, ils n'agissent pas ainsi, mais de toute leur énergie et de tout leur enthousiasme, ils se donnent à toutes les affaires terrestres possibles, personnelles, nationales etc... Pourquoi estiment-ils nécessaire d'aider énergiquement le Dieu tout-puissant dans leurs petites affaires et ne veulent-ils pas l'aider dans Sa grande affaire ? C'est clair, ils sont intéressés par celles-là et non par celle-ci. Cela veut dire que l'affaire de Dieu n'est pas leur affaire aussi n'ont-ils rien à y voir. Mais le christianisme consiste justement en ce que l'affaire de Dieu est en même temps une affaire pleinement humaine. Cette solidarité divino-humaine est le Royaume de Dieu qui n'arrive que dans la mesure où elle se réalise. Ces pseudo-quiétistes nous enseignent évidemment un christianisme falsifié. Ils se donnent d'autant plus activement à Mammon qu'ils se soumettent plus passivement aux paroles de l'autre Seigneur, dont la sainteté et la grandeur ne leur servent que de prétextes spécieux afin de ne pas penser à lui.

Cette falsification est souvent liée à la négation de tout développement et de tout progrès dans la religion chrétienne. Étant donné que la plupart des évolutionnistes s'en tiennent à une conception mécanique étroite de l'évolution, en excluant l'action d'une force supérieure et de toute téléologie, étant donné que de nombreux partisans du progrès historique comprennent sous ce terme l'autoperfectionnement sans limite de l'homme sans Dieu et contre Dieu, de tout cela ils tirent hâtivement la conclusion, nettement absurde, que les idées mêmes de développement et de progrès ont un certain caractère athée et anti-chrétien. Cependant, non seulement c'est faux, mais, au contraire, ces idées sont spécifiquement chrétiennes (ou plus exactement judéo-chrétiennes) ; elles ont été posées dans la conscience des gens par les prophètes d'Israël et les prédicateurs de l'Évangile. Le paganisme, tant

oriental qu'occidental, dans ses expressions les plus élevées (le bouddhisme et le néoplatonisme) a posé le perfectionnement absolu, inconditionnellement en dehors du processus de l'histoire. Celle-ci, pour lui, est soit une alternance de hasards sans fin ni but, soit un passage progressif au pire⁴. Seule l'idée chrétienne (ou, ce qui revient au même, messianique) du Royaume de Dieu, qui se dévoile progressivement dans la vie de l'humanité, donne le sens de l'histoire et définit ce que l'on entend vraiment par progrès. Le christianisme donne à l'humanité, non seulement l'idéal de la perfection absolue, mais aussi le chemin pour obtenir cet idéal ; en conséquence, par essence, il est progressiste. C'est pourquoi toute conception qui nie dans le christianisme cet élément progressiste qui lui est propre, est une falsification cachant, sous le nom de christianisme, une réaction païenne. Son but — finalement pas toujours bien conscient — est de détourner les gens de l'œuvre de Dieu et de les enraciner dans les mauvaises réalités du monde, que le Christ a pu abolir, ayant vaincu le monde. Par ailleurs, les pseudo-chrétiens essaient, mais en vain, de dérober sa victoire au Christ, en maintenant par tous les moyens, ces ordres et ces institutions terrestres qui n'ont rien de commun avec le Royaume de Dieu. D'où peut venir cette tendance conservatrice dans le christianisme authentique, non falsifié, qui est aussi étrangère au conservatisme de principe qu'au radicalisme de principe ? Dans la religion chrétienne, ni le maintien ni l'altération de quelque ordre terrestre que ce soit, en eux-mêmes, ne peuvent nous intéresser. Si nous nous occupons de l'œuvre du Royaume de Dieu, nous devons accepter ce qu'il est digne de faire pour cette œuvre et rejeter ce qui lui est contraire. Pour cela, nous nous guidons non d'après le critère mort de quelques théories abstraites, mais (selon saint Paul) d'après le critère vivant de l'esprit du Christ, si nous l'avons en nous ; si nous ne l'avons pas, mieux vaut ne pas nous appeler chrétiens. Avec juste raison, ceux qui portent ce nom doivent se soucier non de garder et de renforcer coûte que coûte les groupes et les formes sociales de l'humanité, mais au contraire de les faire renaître et de les transformer dans l'esprit chrétien (dans la mesure où ils y sont aptes), de les introduire véritablement dans la sphère du Royaume de Dieu.

De sorte que l'idée du Royaume de Dieu nous amène nécessairement (je pense à tout chrétien conscient et sincère) à l'obligation de travailler, dans les limites de nos connaissances, à réaliser les principes chrétiens dans la vie collective de l'humanité, à transformer dans l'esprit de la

4. Mais ces nouveaux miracles sont, en même temps, de nouvelles révélations qui éclairent les mystères et les énigmes précédents. Car d'un point de vue véritablement téléologique, les niveaux et les formes inférieurs présupposent aussi les supérieurs comme leur finalité. C'est pourquoi ils ne s'expliquent et ne prennent un sens que dans la manifestation de cette finalité supérieure.

Une exception apparente est l'opinion sur le processus mondial que nous trouvons dans le livre persan *Boundehesch*. Mais cette œuvre mémorable, bien qu'elle contienne des éléments religieux du Zend antique, se rapporte pourtant dans toute sa composition à une période postérieure (XII^e siècle) et évidemment présuppose une forte influence des idées chrétiennes.

vérité supérieure, toutes nos formes et nos relations sociales, c'est-à-dire nous amène à la politique chrétienne.

Nous nous heurtons là à une nouvelle falsification du christianisme ou, pour mieux dire, à une nouvelle contrefaçon, à une réaction antichrétienne déguisée. « La politique chrétienne », disent ses partisans, c'est une contradiction *in adjecto* ; entre le christianisme et la politique il ne peut y avoir rien de commun : « Mon royaume n'est pas de ce monde » etc, etc... Du fait que le règne du Christ n'est pas de ce monde, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il ne puisse agir dans le monde, dominer et diriger le monde. Sinon, on en arriverait à affirmer que puisqu'un pouvoir autocrate ne vient pas du peuple (mais de la grâce de Dieu), il ne peut non plus gouverner le peuple. Selon une saine logique au contraire, justement du fait que le règne du Christ n'est pas de ce monde, mais d'au-dessus, il a le droit de dominer et de diriger le monde. De deux choses l'une : ou les sociétés qui s'appellent chrétiennes doivent renoncer à ce nom, ou elles doivent se reconnaître obligées d'accorder toutes leurs actions politiques et sociales avec les principes chrétiens, c'est-à-dire de les faire entrer dans la sphère du Royaume de Dieu, car c'est en cela que consiste la véritable politique chrétienne.

Si, comme le soutiennent les partisans de l'individualisme pseudo-chrétien, toutes les formes politiques et sociales sont étrangères, voire opposées au christianisme, il en résulte directement que les véritables chrétiens doivent vivre en dehors de toutes les formes politiques et sociales. Mais c'est une absurdité évidente, soulignée par leur propre vie et leur activité. Car si, d'une part on ne peut pas supprimer les formes sociales et politiques de la vie (ce qui reviendrait à supprimer l'homme lui-même, en tant qu'individu social et politique) et si, d'autre part, ces formes dans leur efficacité sont loin de correspondre aux principes chrétiens, loin d'être introduites encore dans le Royaume de Dieu, il s'ensuit directement que la politique chrétienne doit perfectionner, élever ces formes, les réaliser dans le Royaume de Dieu. Certes, on a toujours abusé, et on abuse de la politique chrétienne. On a imaginé et on imagine le Royaume de Dieu sur la terre comme le rassemblement de gens qui reconnaissent littéralement certains dogmes. Récemment, l'un des partisans de ce christianisme (encore une fois notoirement falsifié) a déclaré à la presse qu'il n'est pas possible de fréquenter les « libéraux » pour cette raison « qu'ils ne confessent pas Jésus-Christ venu en notre chair », comme le proclame saint Jean le théologien. Sur quoi se base cette affirmation, on ne sait. Je connais de vrais conservateurs très étrangers à toute confession du Christ, et je connais des libéraux auxquels on ne peut aucunement faire ce reproche. Mais, ce n'est pas la question. Évidemment, notre zélateur de la foi a recouru mal à propos à l'autorité de saint Jean. Le texte cité, comme le savent tous ceux qui s'intéressent à ce sujet, est dirigé contre l'hérésie des docètes qui reconnaissaient la nature surnaturelle du Christ, mais niaient son incarnation réelle, ne voyaient dans son corps et sa personnalité historique qu'un fantôme. Par la suite, cette fausse idée s'est fortement enracinée et s'est propagée dans diverses sectes gnostiques.

Mais j'affirme de la façon la plus catégorique que je ne connais pas un seul libéral coupable en quoi que ce soit de cette hérésie docète. Certes, le texte de saint Jean, comme toute parole de l'Écriture sainte, a aussi une signification générale qui dépasse son sens historique direct. Mais, là non plus, elle n'est pas dirigée contre les libéraux mais justement contre les partisans de ce christianisme falsifié qui se réduit, d'une part, à une foi morte et, de l'autre, à des points de vue hypocrites sur la sainteté personnelle et le salut personnel de l'âme. C'est que, séparant tous les devoirs humains de l'Esprit du Christ, ils nient toute la valeur de son incarnation, effectuée non pour lui, mais bien pour l'humanité. Réduisant le christianisme à un dogme abstrait, rejetant sa réalisation dans la vie sociale et politique, ils montrent clairement qu'en réalité ils ne confessent pas le Christ venu en notre chair ; c'est pourquoi ils subissent aussi l'anathème de l'apôtre que l'un d'eux a si imprudemment rappelé. En tout cas, l'Apôtre de l'amour ne pouvait réduire tout le christianisme à une foi morte, et connaissait certainement cette vérité qu'a si bien exprimée son condisciple Jacques : « et les diables croient et ils tremblent ». Il est vrai que l'union avec les libéraux n'est pas aussi dangereuse que l'union avec les diables.

Ce même publiciste a demandé solennellement « mais qu'enseigne donc Vladimir Soloviev ? » Je peux répondre brièvement et avec précision : je n'enseigne rien de personnel ; mais vu la diffusion des falsifications pernicieuses du christianisme, j'estime que je dois, sous divers aspects, sous diverses formes et sous divers prétextes, expliquer l'idée fondamentale du christianisme, l'idée du Royaume de Dieu. Elle est en effet la plénitude de la vie humaine, non seulement individuelle mais aussi sociale et politique, réunie par le Christ avec la plénitude de la Divinité. Et, en ce qui concerne les unions, je n'évite absolument que l'union avec les diables qui croient et qui tremblent...